

Le Palais de l'Elysée par Pierre Audiat

[Le 9 juin 1940] Les terrasses des cafés, aux Champs-Élysées et sur les boulevards, étaient toujours bariolées d'uniformes et de consommations aux couleurs diverses ; on criait les journaux aux heures rituelles, on n'accordait aux nouvelles qu'ils proclamaient qu'une foi modérée, selon l'usage ; si les discussions allaient leur train, ce train était sans fièvre. Nulle trace encore de ces attroupements spontanés qui sont un signe certains de l'effervescence populaire. Les ministres étaient à leur poste, le président de la République couchait à l'Elysée. « Si Paris était vraiment en danger, le gouvernement serait déjà parti. (...) »

Ce fut seulement le lendemain 10 juin que l'angoisse saisit Paris à la gorge. Comme si elle avait été diffusée sur toutes les ondes de la radio, vers midi la nouvelle fatale était connue : les échelons des ministères qui demeuraient encore à Paris devaient rallier les échelons déjà repliés, le gouvernement tout entier et le président de la République allaient quitter la capitale, les journaux cesseraient de paraître ; dans les administrations publiques et dans les hôpitaux, les ordres et les contrordres touchant l'évacuation du personnel et des malades commençaient à se succéder. Le vaisseau était donc en perdition, puisque ceux qui incarnaient l'Etat, et qui disposaient des canots de sauvetage, commençaient à l'abandonner.

(Audiat, 1946, pp8-9)

Sans discrimination, les édifices officiels furent affectés à des usages imprévus. Au Palais de l'Elysée, on entassa des prisonniers civils ; il est vrai qu'ils n'y restèrent guère plus de huit jours, et que l'hôtel de la Présidence de la République, une fois évacué, ne fut plus jamais réoccupé. Un garde municipal, sans armes, veilla quelques mois à la porte principale, puis il ne demeura plus que le concierge et les agents du service intérieur, préposés à l'entretien.

(Audiat, 1946, p.25)